

saient à bombarder de boules de neige leurs camarades, marins d'eau douce au beau milieu de l'océan. Et le clapotis des petites vagues était un son joyeux pour les oreilles de ces hommes, à qui il rappelait les fjords bleus et les lacs de Norvège, aux flots ridés en été par des vents légers. Un matin, la consternation fit générale : l'étang était à sec ; une fissure s'était déclarée au fond de son lit de glace, et l'eau douce avait fui jusqu'à la dernière goutte.

Outre ces bassins remplis par la fonte de la neige, les cassures de la banquise s'ouvraient dans tous les sens en crevasses plus ou moins profondes. Ces chenaux n'étaient pas assez larges pour livrer passage au *Fram*, et d'autre part ils n'étaient pas assez étendus pour le mener à plus de quelques encablures plus au nord. Ce fut néanmoins, pendant quelques semaines, une espérance commune à tous les membres de l'expédition, sauf Sverdrup et Nansen, qu'avant l'automne la mer serait libre et le *Fram* à flot. "Quant à moi, dit Nansen, je désire seulement, à l'inverse de tous les voyageurs qui m'ont précédé, que la glace reste suffisamment cohérente et qu'elle se hâte de dériver vers le nord. Tout dépend en ce monde du parti auquel on s'est résolu. Celui qui part avec l'intention de faire voile en mer libre jusqu'au Pôle, se lamente d'être bloqué dans les glaces ; mais cet autre, qui s'est préparé pour l'emprisonnement dans la banquise, ne murmure pas même s'il trouve l'eau flottable : il est toujours préférable d'avoir le minimum d'exigences et de désirs ; qui demande le moins obtient souvent le plus.

"Crevasses et chenaux sont produits, comme les pressions et les entassements, par les vents variables et par les marées, qui poussent la glace d'abord dans une direction, puis dans la direction contraire, occasionnant soit des ruptures, soit des amoncellements. Ainsi, la surface de la mer polaire doit être considérée comme une masse continue de banquises en perpétuel mouvement, parfois soudées, parfois séparées (et les crevasses en résultent), parfois écrasées les unes contre les autres (et c'est ainsi que naissent les pressions).

LES CHIENS DU "FRAM"

Avant que Nansen eût décidé de se servir d'eux pour pousser une pointe vers le Pôle, les chiens, regardés seulement comme les auxiliaires d'une retraite improbable, étaient pourtant déjà, de sa part, l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Du jour où il vit en eux les indispensables instruments de la réalisation de son nouveau plan, il s'intéressa à eux plus particulièrement encore. Sur eux étaient fondées toutes ses espérances. Il ne les perdait plus de vue.

La meute de Tronheim avait été réduite à vingt-six têtes par divers incidents : les ours avaient tué deux chiens, et plusieurs avaient succombé dans les batailles sauvages qu'ils s'étaient livrées entre eux durant l'hivernage. Mais huit petits, de la première portée de la bonne chienne Kvik, avaient été élevés.

"5 mai 1894. —... Le domaine de nos élèves, jusqu'à ce jour confinés



L'OBSERVATION DU BAROMETRE.

sur le pont du *Fram*, vient de s'élargir considérablement. C'est après-midi nous les avons lâchés sur la glace, et Kvik s'est empressée d'entreprendre avec eux de longues expéditions pour les familiariser avec les alentours. Elle leur a fait visiter successivement les appareils météorologiques, le piège à ours et divers entassements de glace. Ils étaient d'abord très prudents, regardaient timidement autour d'eux, ne s'aventuraient que pas à pas loin du navire ; mais bientôt ils s'enhardirent et commencèrent à courir en tous sens à travers le monde nouveau qu'ils venaient de découvrir."

Il y a une note attendrie dans tous les passages de son journal que Nansen consacre aux chiens, ses amis, ses futurs compagnons de fatigues

et de dangers. Quelques-uns des jeunes furent pris d'attaques épileptiformes et succombèrent à un mal mystérieux. Nansen en eut un vrai chagrin... "Le plus grand et le plus fort de tout le lot vient d'être emporté. Je l'appelais Lion. Il était confiant et affectueux. Hier encore, il bondissait et jouait autour de moi, il se frottait contre mes jambes : et maintenant il est mort..."

"11 juin. — Nos chiens ne paraissent pas aimer l'été : la glace est trop humide... Jusqu'à présent ils avaient eu leur cher lit sur le pont : nous venons de leur en aménager un, avec des caisses, sur la banquise... Ils mangent, ils cherchent des rebuts, ils bondissent de tous côtés, et, le reste des vingt quatre heures, ils passent le temps à dormir, à haleter et à panteler dans l'excessive chaleur — qui est de 2 degrés de froid. De temps à autre ils se livrent à un concert de hurlements qui certainement doit s'entendre en Sibérie, ou bien ils se battent jusqu'à ce que le poil vole dans toutes les directions."

A l'approche de l'hiver, de nouveaux chiens furent construits, chaudes huttes de neige accolées à bâbord au flanc du navire.

Le 31 juillet, Kvik avait mis bas une nouvelle portée. Huit petits chiens grandirent de nouveau à bord... "Leur domaine est vaste, écrit Nansen au mois de septembre : tout l'avant couvert d'une tente. Ils courent parmi les copeaux, les traîneaux à main, le treuil à vapeur, le tourillon du moulin, et l'on peut entendre leurs jappements et leurs glapissements. Ils jouent un peu, se battent un peu, et, sous le gaillard d'avant, ils ont leur lit dans les copeaux : un bon coin, où Kvik est étendue comme une lionne dans toute sa majesté. Autour d'elle, ils se roulent les uns sur les autres, ils dorment, ils bâillent, ils se tirent mutuellement la queue : on s'attarderait des heures devant ce tableau d'intérieur paisible, près du Pôle." Hélas ! le voisinage du moulin à vent était dangereux : les ailes se remirent à tourner quand l'hiver fut revenu, et un des jeunes ostiaks, nés sur la banquise d'exil, se laissa happer et broyer par l'engrenage. Ce fut un drame au milieu de l'existence si peu accidentée que continuait à mener l'équipage du *Fram*.

MÉNUS INCIDENTS DE LA VIE ESTIVALE

La visite de volatiles nombreux et variés avait été le grand événement de l'été. La mouette de Ross est l'oiseau rare — au sens propre du mot — des régions polaires. Le 3 août, Nansen eut la joie de le rencontrer et d'en tuer trois spécimens en un seul jour... "Ce rare et mystérieux habitant du Nord inconnu, qu'on n'aperçoit que par hasard, et de qui nul ne sait d'où il vient ni où il va... depuis que j'étais parvenu dans ces parages, je l'avais guetté sans relâche, quand mes yeux erraient sur la solitude des espaces glacés. Et voici qu'il m'est apparu quand je l'attendais le moins..."

Moins enthousiastes des mouettes rares, des plantes et des êtres microscopiques, les compagnons de Fridjof Nansen avaient d'autres plaisirs, — auxquels le chef de l'expédition ne manquait pas d'ailleurs de prendre part : longues parties de cartes sur le pont, concours de tir, et surtout célébration des fêtes et des anniversaires, — ces occasions de se réjouir d'autant plus fréquentes qu'on n'avait garde de laisser passer sans commémoration des anniversaires nouveaux, tel que celui du départ du *Fram*, du passage du cap Tcheliousskine, de l'entrée dans la banquise, etc.

La fête nationale norvégienne du 17 mai (anniversaire de la Constitution) donna lieu à des manifestations comme n'en avait assurément jamais vues le 81° de latitude : réveil au son de l'orgue ; déjeuner de saumon fumé, langue de bœuf, etc. ; nœuds de rubans arborés par chacun, et même par le vieux Suggen, le doyen de la meute, qui en avait un à la queue ; à 11 heures procession, toutes bannières déployées, Nansen en tête, brandissant le drapeau norvégien "pur", c'est-à-dire sans la marque de l'union avec la Suède. (Les 50 degrés de froid de l'hiver n'avaient pas refroidi les convictions politiques de l'équipage du *Fram*)... Cette procession était le clou de la fête : la grande flamme du *Fram* était fixée à une hampe qui tenait Sverdrup ; Johansen et son accordéon dans un traîneau que conduisait Mogstad, représentaient le char de la musique ; Jacobsen et Henriksen portaient des fusils et des harpons, Amundsen et Nordahl des bannières rouges ; le docteur Blessing suivait, avec un drapeau de manifestant réclamant un jour de travail normal, — drapeau qui consistait en un jersey de laine avec les lettres N. F. brodées sur la poitrine : au bout d'un long bâton, c'était d'un très bel effet ; Jued avait les casse-roles sur le dos, et les météorologistes fermaient la marche avec un grand écusson de fer blanc, traversé par une bande rouge sur laquelle on distinguait ces lettres : Al. St., signifiant en norvégien : Suffrage universel. Ce cortège imposant fit deux fois le tour du navire ; les chiens eux-mêmes marchaient gravement, comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose. Quand chacun fut remonté à bord, un salut formidable (six coups de fusil successifs) retentit et eut pour principal effet d'effrayer les chiens, dont une demi-douzaine s'enfuirent derrière les hummock et les amoncellements de glaces et s'y tinrent cachés pendant plusieurs heures... Mais déjà toute la compagnie était attablée pour le festin : poisson lâché avec du homard au kari, du beurre fondu et des pommes de terre ; — intermède musical ; — côtelettes de porc avec des petits pois, des pommes de terre, des mangues et de la sauce Worcester ; — second intermède musical ; — crème renversée ; — de plus en plus de musique ; — café, groseilles, figues, sucreries, abricots, gâteaux au miel, etc., etc. Ce fut en un mot un 17 mai très réussi.

(A suivre)